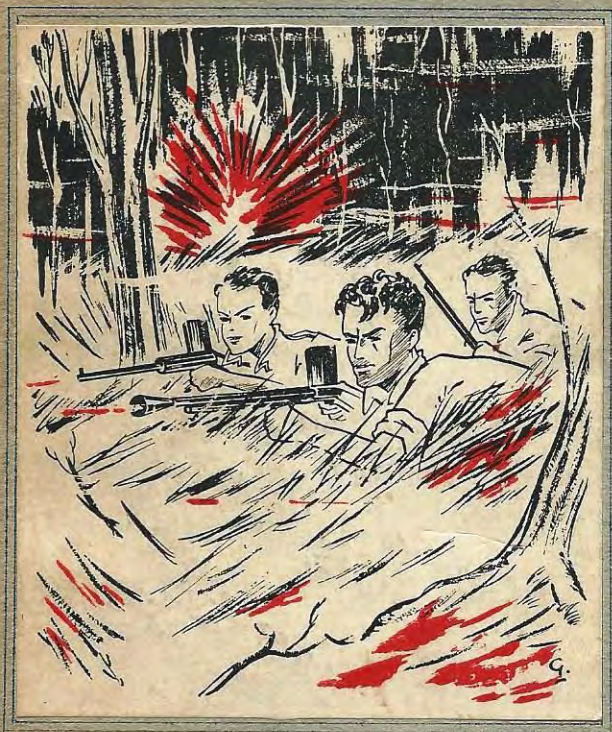


JEAN-PAUL

UN ÉCLAIREUR AU MAQUIS



ÉDITIONS DU CHANT NOUVEAU
27 AVENUE DE SÉGUR. PARIS

UN ÉCLAIREUR
AU MAQUIS

JEAN-PAUL

UN ÉCLAIREUR AU MAQUIS

ILLUSTRATIONS DE CÉCILE REIMS

COUVERTURE DE GEORGY



COLLECTION E.I.F.



ÉDITIONS DU CHANT NOUVEAU
27 AVENUE DE SÉGUR. PARIS

Copyright 1946 by Editions du Chant nouveau
*Droits de reproduction, d'adaptation et de traduction
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.*

Aux Louveteaux et éclaireurs
des maisons d'enfants de
Moissac et de Jovy en Josas
cette histoire romancée de la
Résistance E. I. F.

Très affectueusement

Jean Paul

CHAPITRE I

Michel frappe doucement contre la porte et attend. Il tremble de tous ses membres. Ses mains, malgré les gants fourrés, sont gelées. Le vent d'hiver le transperce jusqu'aux os et ses vêtements sont pesants d'humidité molle. Impatient, Michel frappe à nouveau, mais plus fort. Une petite lueur filtre alors par les fentes de la porte. Il entend des voix chuchotantes. « Je leur fais peur », pense-t-il, j'aurais dû les prévenir. » Enfin il distingue un pas menu de femme — le pas de sa mère, puis une voix inquiète : « Qui est là ? » L'émotion étrangle Michel, ou bien est-ce le froid qui paralyse ses lèvres. La voix de femme, affolée : « Qu'est-ce que c'est?... Que voulez-vous ? »...

— Maman!

La porte s'ouvre. Michel tombe dans les bras de sa mère. Le vent s'engouffre par la porte ouverte et la femme en peignoir frissonne.

— Tu es fou, Michel, pourquoi être venu? C'est imprudent.

— Je n'en pouvais plus. Il faut que je vous parle.



M. Lévy s'est levé et, en robe de chambre, a rallumé le feu. Les volets sont clos; on a allumé la lumière. Michel s'est déchaussé; la maman a étendu le manteau et les chaussettes de son fils sur une corde, au-dessus du poêle qui ronfle. Sur la plaque de fonte, elle fait chauffer du café. M. Lévy veut se faire sévère :

— Michel, je te croyais assez raisonnable, assez grand pour comprendre... Tu ne dois pas venir nous voir. Qu'est-ce qui ne va pas au collège?

Michel n'ose pas lever les yeux. Un silence. Il voudrait exprimer des choses très précises, mais si difficiles à expliquer.

— Si, ça va... Mais vous?

— Nous? Que veux-tu que nous fassions, mon petit...

— Mais c'est dangereux, papa, tu ne te rends pas compte... Partout on raffe les juifs; vous êtes déclarés à la gendarmerie. D'un jour à l'autre on peut vous chercher.

— Je sais. Quand tu as frappé à la porte, tout à l'heure, en pleine nuit, j'ai dit à ta mère : ça y est. J'allais préparer mes affaires. D'ailleurs ma valise est prête depuis longtemps. Mais toi, Michel, tu es notre fils unique. Que nous soyons pris, ça n'a guère d'importance. Mais toi! Il faut que tu vives... pour après. Tu as toute la vie devant toi, et elle sera belle, et il faudra que tu saches la remplir. En attendant, travaille, travaille beaucoup.

— Quand même, papa, avec de faux papiers.

Mme Lévy prend parti :

— Je le dis à ton père chaque jour. Tu sais comme il est entêté.

— A quoi bon? J'ai fait la guerre et je suis prêt à servir mon pays à nouveau. Mais, tu le sais, Michel, ma blessure me gêne. Je n'ai plus la santé qu'il faut pour me terrer dans les bois.

— Mais, papa, il n'est pas question pour toi de prendre le maquis. Je t'apporte un jeu de cartes d'alimentation et d'identité. Avec ça, vous déménagez à Albi et vous êtes tranquilles.

Mme Lévy prit son fils dans ses bras.

— De mon temps, c'étaient les parents qui s'occupaient de leurs enfants... Maintenant... Les temps sont changés.

Michel sortait déjà de sa poche un paquet enveloppé de papier journal. Son père l'arrêta brusquement :

— Ecoute, mon petit Michel, je ne suis pas un lâche. (Il élevait la voix), non, je ne suis pas un lâche, mais je ne veux pas me planquer. Je ne pourrais le supporter. Qu'ils viennent, qu'ils me prennent. Beau gibier en vérité (puis plus calme). Je me fiche de tout, Michel, j'en ai tellement assez. Tu es trop jeune pour comprendre

combien je souffre moralement pour mon pays de ce que la France laisse faire actuellement »...



La discussion auprès du feu dura une bonne partie de la nuit. Michel se rendait compte que ses raisons ne valaient rien. Demain matin, il retournerait à Castres, au collège. Adviene que pourra ! Vers deux heures ils allèrent se coucher. Michel retrouva avec plaisir sa petite chambre. La maman, rapidement, apporta des draps et fit le lit. Avant de s'endormir, Michel laissa longtemps la lampe allumée. Au mur, était encore suspendue « La Loi de l'Eclaireur » dont il avait quelques mois auparavant dessiné à la peinture bleue tous les articles. La maman avait décollé les deux photos qui l'encadraient : celle de Baden Powell et celle de Castor. Inutile de se compromettre davantage... Michel relut sa LOI. Sa mère vint l'embrasser et le border. « La semaine prochaine, pour tes treize ans, ne viens pas à la maison. C'est trop dangereux maintenant. Je te ferai parvenir un petit colis. J'ai commencé à tricoter un pull-over pour toi. » Elle éteignit la lampe. Michel, avant de s'endormir, récita le *Chema*. Il ajouta une prière personnelle. Et puis, comme il était fatigué, comme il était malgré tout heureux de coucher dans un vrai lit, le sien, comme il entendait ses parents parler à voix basse dans la chambre voisine, il s'endormit paisiblement.



De grands coups de bottes dans la porte d'entrée. Des ordres brefs et gutturaux. Michel se réveille en sursaut et comprend immédiatement. Il saute à bas de son lit. Déjà la porte de sa chambre s'ouvre. La mère, livide : « File, mon petit. » Sur son pyjama, Michel jette un manteau. Sans prendre le temps d'enfiler ses chaussettes, il chausse ses grosses bottines. Hâtivement, il embrasse sa mère. « Vite, mon chéri. » — « Et papa ? » Mais les Allemands ont dû forcer la porte ; on entend leur pas lourd



Michel est resté deux heures terré sous les fagots. Quand il a entendu l'auto se mettre en route, il a failli sortir et appeler.

Maintenant nul bruit ne vient troubler le silence oppressant. Prudemment, Michel se décide à sortir. Le jour se lève, insensible. Toutes les portes de la maison sont ouvertes. A l'intérieur règne le désordre le plus complet. Les lits défaits, les armoires éventrées : les tiroirs gisent à terre, vidés de leur contenu. Le papier des murs est lacéré, les tableaux décrochés. Michel retrouve ses vêtements et s'habille. Dans la chambre de ses parents, il ramasse un pull-over de laine bleue, inachevé. Deux aiguilles à tricoter sont encore fichées dedans.



Michel, comme en rêve, a traversé le village. Il est entré chez l'épicier et lui a raconté l'arrestation. Assis dans l'arrière-boutique auprès de la cuisinière chauffée au rouge, la brave femme l'écoute en pleurant. La petite fille, appliquée, avant de partir pour l'école, corrige son devoir de calcul. Un chat ronronne sur le fauteuil. Cette image tranquille de la vie familiale déclenche la crise de larmes. Michel pleure longuement. Cela lui fait du bien.

L'épicière essaie de le consoler, veut le garder quelques jours. Michel refuse. Il refuse aussi le déjeuner qu'on lui offre. L'épicière promet de prendre soin des affaires restées à la maison et de mettre à l'abri les plus précieuses.

— Qu'allez-vous faire maintenant, monsieur Michel?

— Je vais retourner au collège.

— C'est bien vrai? Vous serez bien courageux. Venez nous voir de temps en temps. Nous vous soignerons comme notre fils jusqu'à ce que vos parents reviennent.

Michel la regarde fixement.

L'épicière n'ose plus rien dire.

CHAPITRE II

Un beau soleil de janvier illumine le matin. Les chaussures de Michel martèlent l'asphalte de la route nationale. Le garçon a d'abord marché lourdement, le dos rond, les mains aux poches, comme accablé. Puis il s'est redressé et il marche maintenant fièrement, humant l'air vif, emplissant ses poumons de cet air libre. Libre... Il l'est, lui. Mais ce doré magnifique que Dieu lui fait, il ne faut pas le gâcher. Les paroles de son père lui reviennent encore : « Il faut que tu vives, que tu vives »... Vivre, pour après ? Non, pour agir. En 1944, pense Michel, un Juif n'a pas le droit de se laisser cueillir ; il doit se battre.

Oui, mais comment ? Il y a bien des maquis dans la montagne aux environs de Castres, mais il ne sait pas où, et d'ailleurs l'accepterait-on ? Un gosse de treize ans peut rendre des services ; je saurai bien me rendre utile. Ses yeux brillent d'impatience. Un véhicule paraît au loin. Michel court au fossé et s'y terre. Le camion allemand approche dans un ronflement sourd. Il est bourré de soldats verts qui chantent. Michel crispe son poing sur un revolver imaginaire. Le camion disparaît dans un nuage de fumée grise. Michel reprend son chemin. Quinze kilomètres le séparent de Castres. S'il doit faire le chemin à pied, il arrivera en retard au collège. Il faudra donner des explications au directeur, trouver un mensonge encore... Au tournant de la route une traction-avant noire va le dépasser. Il discerne deux hommes, deux civils. Il se met en travers de la route et fait un geste d'appel. La voiture stoppe. Une tête, à la portière :

— Qu'est-ce que c'est, petit gars ?

— Vous allez à Castres ?

— Allez, monte. On te déposera.

UN ÉCLAIREUR AU MAQUIS

Michel prend place à l'arrière; l'auto démarre.

— Alors, on va à l'école?

— Oui, m'sieur.

Michel répond par monosyllabes. Il faut se méfier de tous et de tout. Un peu avant l'entrée de la ville, deux gendarmes barrent la route.

— On passe au travers? demande l'homme.

— Pas de danger, répond l'autre, c'est des copains.

Un grincement de freins. Les gendarmes s'approchent de l'auto :

— Votre Ausweiss (1), s'il vous plaît...

Puis, le reconnaissant :

— Ah! pardon, mon vieux, je vous avais pas remis. Alors, ça va là-haut.

— Ça va, c'est calme.

— Alors salut; bonne chance.

La voiture repart. Michel sent le sang lui affluer au visage. Des maquisards... Il demande :

— Vous êtes du maquis?

— Oui. Mais ferme ça. A l'école, pas besoin qu'on le sache. Compris?

— Compris.

Puis, après un silence :

— Emmenez-moi avec vous.

Un des maquisards se retourne.

— Qu'est-ce qui te prend, petit?

— Ce matin, les Boches ont embarqué mes parents. Je veux faire quelque chose pour eux. Je ne veux pas retourner au collège. Emmenez-moi.

— Tu es Juif?

— Oui. Emmenez-moi.

— On ne peut pas. T'es trop gosse.

On arrivait à Castres. Avant l'octroi, la traction s'arrêta.

— On te laisse, petit. Bon courage. Comment t'appelles-tu?

— Michel Lévy. Leroy sur mes papiers.

(1) Permis de circuler délivré par les autorités allemandes.

UN ÉCLAIREUR AU MAQUIS

— Moi, c'est Thibaut; lieutenant Thibaut. Ecoute-moi bier, Michel, ce que les frisés t'ont fait ce matin, ils le paieront. Ne crains rien, nous sommes là, pas nombreux encore, mais décidés à aller jusqu'au bout. Un jour, nous aurons toute la France avec nous. Patience, Michel, tes parents seront vengés. Au revoir.



Michel se retrouva au collège, dans la salle d'études, un cahier pris au hasard ouvert sur son pupitre. Le pion se curait les ongles. Ses camarades se parlaient à voix basse en ricanant. L'un d'eux lisait un illustré dissimulé derrière un dictionnaire. Un autre dessinait ses initiales au canif sur la table. Tout cela était irréel, ou trop réel.



Il n'arrivait pas à fixer son attention. Toute la journée, il remua des pensées confuses. Sans cesse, il entendait la voix de son père : « Vous ne me faites pas peur, vous ne me faites pas peur » — « Sale Youpin, on saura te faire parler. » Michel imaginait la prison; le camp de concentration, sa mère livide, avec des menottes. Il aurait voulu crier, marcher, courir. Tout, mais ne pas rester ici. Vers la fin de l'étude du soir, il demanda à sortir, pensant que le froid lui ferait du bien. Il traversa la cour, hostile, avec ses arbres nus. Il faisait un froid sec. Arrivé au milieu de la cour, il perçut un faible murmure et, d'instinct, se colla contre un arbre. Deux voix, distinctement, lui parvenaient.

— Tu montes, demain?

— Peux pas; on a compo de math. Je serais claqué si je passais la nuit là-haut.

— D'accord. On aura besoin de toi bientôt.

— Où ça?

— Toulouse.

— Et les instruments?

— Toujours rien. Le message n'est pas passé. A bientôt.

Michel vit s'éloigner un homme vêtu d'un imperméable. L'autre, un élève certainement, gagna à pas lents les cabinets, fit mine d'y entrer, puis retourna sur ses pas et se dirigea vers l'étude. Quand il passa à quelques mètres de son arbre, Michel reconnut Deschamps, un grand, de Première.



Le lendemain, Michel fut appelé au parloir. C'était Bambou, l'assistante sociale, qui lui avait procuré son « bif » (1) et l'avait placé au collège. Bambou appartenait à la « sixième » (2) et s'occupait du Secteur de Castres. L'assistante ouvrit sa serviette et en retira plu-

(1) Fausse carte d'identité, en code du Service social.

(2) En code : Service social des jeunes E.I.F. La « Sixième » était un organisme clandestin qui camouflait et cachait les jeunes israélites.

UN ÉCLAIREUR AU MAQUIS

sieurs paquets. Il y avait du chocolat, du sucre, des biscuits, des tickets de pain. Elle sortit de sa poche des papiers pliés.

— Cache ça vite.

— Qu'est-ce que c'est, demanda Michel en cachant les papiers dans son blouson.

— C'est *Sois-Chic*, un journal E. I. clandestin. Quand tu l'auras lu, tu me le rendras. Mais fais attention, c'est risqué.

— A part ça, rien de nouveau?

— On annonce des S.S. dans le Tarn. C'est charmant. A Plessac, il y en a déjà; j'y suis allé la semaine dernière.

— Mais il n'y a plus personne au centre?

— Non, évidemment. Mais c'était juste.

— Et à Lautrec?

— Personne non plus. Tu sais, c'est triste, la grande maison vide, les champs qui ne sont pas travaillés. Mais le secteur marche. On prépare une réunion secrète pour Pâques. Et, comme tu vois, il y a déjà un journal pour les planqués. C'est Léo qui s'en occupe.

— A Paris?

— C'est moche. De nouvelles rafles. On a peu de détails. Castor y va ces jours-ci.



Lorsque Bambou eut quitté Michel, il reprit courage. Le Mouvement vivait. Partout en France les E. I. se préparaient et commençaient à résister. En étude, il installa *Sois-Chic* « dans son cahier et le lut de la première page à la dernière ». Oui, Israël vivait encore. Ce journal, tapé à la machine dans une petite ferme du Tarn, que garçons et filles se passaient de main en main et de groupe en groupe, était une preuve irréfutable. Et les mots d'espoir, de confiance, qu'il lisait avidement, lui allaient droit au cœur.

Devant lui, à deux bancs d'intervalle, Deschamps grif-

fonnait en hâte sur un papier. Il jetait de temps en temps des regards furtifs sur ses voisins qui ne s'occupaient pas de lui. Michel décida de lui parler le soir même.

CHAPITRE III

Microbe, le surveillant, a déjà fait sa dernière inspection du dortoir et a tourné le commutateur électrique. Les garçons se sont endormis. Dans l'obscurité, Michel a quitté son lit. Il rampe, évitant les lits de ses camarades. Mais leur respiration régulière le rassure. Une fois il heurte une pile de livres qui s'écroule bruyamment. Michel s'immobilise et retient son souffle. Le dormeur n'a rien entendu... Michel repart. Dieu, que le carrelage est glacé aux pieds nus! Enfin, il parvient au lit de Deschamps. Se doute-t-il de quelque chose? On dirait que, les yeux ouverts, il attend Michel.

— Qu'est-ce que tu veux?

Michel n'a pas prévu une semblable entrée en matières. Il bredouille des paroles inintelligibles.

— Alors? Dépêche-toi!

Tant pis. Jouons franc-jeu.

— Je t'ai entendu... hier, quand tu parlais au type, dans la cour.

— Alors?...

Deschamps ne paraît pas étonné. Pas le moins du monde. Michel envie son sang-froid. Ah, s'il pouvait aussi bien jouer la comédie. Comme tout serait simple...

— Eh bien?... Tu es du maquis, n'est-ce pas?

— Mes actes me regardent.

Décidément Deschamps n'est guère engageant. S'il savait toute la sympathie que Michel éprouve pour lui, l'admiration muette qu'il lui voue depuis hier.

— Ecoute, Deschamps, ne me parle comme ça. Je sais, tu vas me rire au nez tout à l'heure. Pourtant c'est sérieux. Je veux aussi faire de la résistance...

UN ÉCLAIREUR AU MAQUIS

Le sang lui afflue au visage. Sans se soucier du silence de son camarade, il continue très vite :

— Si tu savais comme j'en ai assez du collège, des types stupides qui se fichent de tout. Tout ce qu'ils font, tout ce qu'ils pensent m'intéresse si peu... On a pris mes parents, hier. J'ai assisté... Je sais, je ne suis qu'un gosse, me diras-tu. Mais je veux servir, Deschamps, et je le peux. Il faut que tu me mettes en contact avec des chefs du maquis, il le faut...

Michel se tait, à bout de souffle. Un silence oppressant.

— Je ne peux te répondre aujourd'hui. Je ne suis qu'un maillon dans la chaîne. Mais viens avec moi jeudi. Je te présenterai au capitaine.



Michel et Deschamps se sont retrouvés dans le tortillard qui dessert les villages de la montagne. La locomotive, poussive, de sa ridicule cheminée crache une fumée noire. Les deux garçons, sur la plate-forme arrière du wagon ont le visage noirci de fine poussière de charbon. Malgré le vent qui les fouettent, ils se penchent au dehors. On a quitté Castres et le train roule doucement dans une vallée encaissée. Autour d'eux, des rochers nus et un torrent impétueux. Parfois de maigres prés et de rares bâtisses grisâtres qui paraissent inhabitées. Michel hume l'air vif avec un ravissement mêlé d'appréhension; il a hâte d'arriver au maquis... Depuis le temps qu'il en rêve. Quel n'est pas son étonnement lorsque Deschamps lui dit :

— Viens. Nous sommes arrivés.

Quoi? Déjà? C'est une petite gare tranquille avec un écriteau bon enfant : « Savre » est une rivière bleue et de braves paysans encombrés de lourds paniers d'osier où s'agitent des volailles. Ils traversent la petite ville et entrent dans une maison d'aspect inoffensif. Un rapide escalier, une porte, et les voici dans un bureau. Un jeune homme se lève.

— Salut, vieux... Quoi de neuf? (Puis apercevant Michel). Quel est ce gosse?

Michel, vexé, rougit jusqu'aux oreilles.

— Un copain. On peut voir le capitaine?

UN ÉCLAIREUR AU MAQUIS

Michel n'en croit pas ses oreilles... C'était si simple. Le maquis en pleine ville? On demande à voir le capitaine, et c'est tout... En effet, les deux garçons sont introduits dans le salon de la petite maison, et Deschamps présente Michel au capitaine, un brave homme de capitaine, ma foi, qui lit tout bonnement au coin du feu entouré de sa femme et de ses enfants.

— Deschamps, je regrette que tu aies enfreint les consignes. Tu ne dois amener personne ici sans autorisation.

— Mais, mon capitaine, c'est de ma faute. J'ai tellement insisté... Je vous le promets...

Et notre ami de raconter le secret surpris dans la cour du collège, l'entrevue dans le dortoir, etc.

Le capitaine sourit. Ou plutôt il a un petit sourire avec des yeux humides. C'est d'un ton plus doux qu'il s'adresse à Michel :

— C'est bien, mon enfant... Mais que peux-tu faire pour nous? Ecoute, c'est très beau, mais tu vas retourner bien sagement au collège.

— Non, mon capitaine!

Michel est catégorique. Le capitaine hésite.

— Non, je ne retournerai plus au collège. Je ne peux plus y vivre. Je vous en prie... faites-moi faire quelque chose.

Michel est embauché. Certes, on ne va pas immédiatement lui confier de grandes missions. Sa première tâche est de faire la liaison avec le maquis E. I., à vingt kilomètres de Savre. A cette nouvelle, il a d'abord sauté de joie. Puis il a réfléchi. Je vais me faire drôlement recevoir... Et quand Bambou aura appris ma fuite, certainement elle viendra me chercher. Bah... adviennne que pourra. Michel est devenu possesseur d'une bicyclette. Le capitaine lui a attribué une petite chambre, dans sa propre maison. « Provisoirement, a-t-il ajouté. Pour l'instant c'est la bonne vie, mais cela ne durera pas. D'ici peu nous prévoyons la vie totale dans les bois. La région a jusqu'à présent été spécialement épargnée, mais nous nous attendons à tout... et nous sommes prêts à tout. »

Michel est ravi. Sa chambre lui plaît. Certes, il s'attendait à tout autre chose...

UN ÉCLAIREUR AU MAQUIS

— Es-tu en règle, Michel?

— C'est-à-dire que j'ai juste une fausse carte...

— On va te faire de nouveaux papiers. Tu auras le même nom que moi et tu seras mon neveu. Et maintenant, en route... et bonne chance.

Michel a enfourché son vélo. Dans le tube creux du guidon, il a introduit le courrier. Mais la route n'est pas fréquentée, et Michel croise seulement un motocycliste allemand qui ne daigne même pas lui jeter un regard. Il a étudié la carte d'état-major et a noté dans sa tête tous les chemins qu'il doit emprunter. C'est en quelque sorte une épreuve et Michel veut réussir... Quand on veut, on peut. Michel arrive sans encombre jusqu'au petit chemin qui mène au cantonnement, un sentier qui longe la vallée, puis monte presque à pic. Un grand gars, soudain, mitraille au poing, lui barre le passage.

— Où vas-tu?

— Duguesclin.

— Passe.

Et Michel arrive devant la maison. C'est une simple ferme accoudée à un bois. Des poules picorent du grain sur le seuil. Michel frappe à la porte.

On l'introduit dans une salle commune. Des bancs, une table rustique, quatre châlitis disposés aux quatre coins de la pièce sur lesquels des garçons se reposent. Personne ne se lève à l'entrée de Michel. Il est là, planté au milieu de la salle, attendant quelque chose... Se décidant alors, il répète le mot de passe.

— Duguesclin.

Mais les quatre garçons restent amorphes.

— J'ai un message du capitaine Charras. Puis-je voir le lieutenant Gérald?

Une voix fluette sort d'un des lits.

— Le lieutenant Gérald est occupé. Enfin je vais aller voir. Et un maquisard — il est tout petit, à peine plus grand que Michel — se lève nonchalamment. Il entr'ouvre une porte au fond, puis en sort presque aussitôt :

— Entre.

Michel se trouve dans une petite pièce toute différente de la première. Aux murs des mitraillettes sont accrochées. Sur

la petite table, une carte d'état-major est dépliée que recouvre en partie un solide revolver P. 38. Deux hommes sont penchés sur la carte. Avec émotion, Michel reconnaît le commissaire national adjoint Goupil!

Goupil l'a aussitôt reconnu... Il était venu une fois au collège et lui avait adressé quelques mots. Il paraît abasourdi :

— Qu'est-ce que tu fais là?

— Agent de liaison, chef. J'ai un message pour le lieutenant Gérald.

Et, timidement, Michel esquisse un salut scout auquel machinalement répondent Goupil et le lieutenant.

C'est la première fois que Michel voit Goupil ainsi habillé. Il porte un uniforme d'officier, avec l'insigne de poitrine, bien visible et bien brillant. Cela lui fait quelque chose... Il y a si longtemps que Michel ne le porte plus.

— Ah! Ah Goupil, dit le lieutenant Gérald, après avoir lu le message, il semble y avoir du nouveau. Le poste boche des Gerbiers vient d'être relevé. C'est le moment d'attaquer.

Puis, toisant Michel, le regardant de haut en bas, il ajoute, énigmatique :

— Ce garçon nous est tombé du ciel.

CHAPITRE IV

Michel suit, sur la carte d'état-major, les explications du lieutenant Gérald. Suspendues aux murs de la petite pièce, les mitraillettes semblent des jouets d'enfants sages. Dehors, le soleil rayonne et les poules picorent en caquetant. A dix kilomètres, un barrage, point stratégique important, gardé par un poste allemand. « On te conduit jusqu'à la route nationale, explique Gérald, là tu ne peux guère de tromper. En suivant le chemin que je t'indique tu tombes droit sur le poste boche. C'est une grande maison avec beaucoup de fenêtres. Tu passeras d'abord devant une métairie abandonnée. »

UN ÉCLAIREUR AU MAQUIS

Michel, comme un automate, enregistre... Il ne veut rien oublier, il ne veut rien laisser au hasard... La maison avec les fenêtres, la métairie... Oui, il voit tout cela.

« Maintenant, ajoute Goupil, écoute bien : tu es un petit paysan, tu vas porter des provisions à ta grand-mère dont la ferme est juste au-dessus des Gerbiers (c'est le nom de la maison). Bien sûr, tu ne sais pas que le passage est « verboten » ; tu es un gosse, et par-dessus le marché, un peu bête. Alors tu t'excuses et tu t'en vas. Bien entendu, entre temps, tu t'es renseigné et quand tu reviens ici, nous savons de combien d'hommes se compose la garnison. »

Gros-Pierre a préparé un casse-croûte pour Michel qui, tout en mangeant, écoute les explications complémentaires. On lui a déniché un vieux pantalon rapiécé, on lui a sali les mains ; on l'a décoiffé, et la fermière voisine a prêté un panier d'osier qu'on a rempli de farine et de grain. Michel est prêt. Il regarde une dernière fois la petite salle de ferme. Les maquisards ont quitté leurs lits pour faire cercle autour de leurs chefs.

— Ce soir, a dit Gérard, si Michel obtient les renseignements nécessaires, nous montons au baroud.

Les garçons ont dit « à tout à l'heure ». Michel est monté dans le side-car que Gérard lui-même a tenu à conduire. En quelques minutes, ils arrivent à la route. On planque le side dans le bois. Gérard, botté, vêtu d'un cuir, le revolver à la ceinture, indique à Michel le chemin.

— Je reste ici. Bon courage, Michel.

Le petit sentier sent bon l'herbe humide. Il y a des taches de lumière sur les cailloux. Michel, son panier d'osier au bras, pense au collègue, à Castor, à Bambou, au lieutenant Thibaut rencontré sur la route de Castres. En aucun cas, je ne dois parler, pense-t-il. Il serre les dents comme si déjà les Allemands l'avaient lié à un poteau et le matraquaient. Pourrai-je tenir ? Cette question, il se la pose anxieusement. Il pense à ses chefs qui, déjà, ont été ramassés en plein travail, les poches remplies de cartes d'alimentation blanches et de tampons

volés aux mairies. Nul ne sait ce qu'ils sont devenus, quelle lointaine direction on leur a fait prendre, s'ils sont aujourd'hui morts ou vivants. Mais on sait que la Gestapo n'a jamais retrouvé la filière, que jamais, à cause d'eux, un camarade de la « sixième » ne s'est fait prendre. Le petit sentier qui sent la noisette, l'air vif et la vie belle, avec tous ces oiseaux du Bon Dieu qui chantent dans les branches...

Griffon, à Nice, a été déporté après d'horribles supplices...

Colombe, à Grenoble, a été descendu alors qu'il tentait de s'enfuir pour reprendre le boulot, pour sauver d'autres vies humaines... Et tous ces hommes portaient des noms de bêtes et d'oiseaux et jouaient à la bataille de foulards le dimanche. Tous ces hommes étaient scouts comme lui, Michel.

— Vous sentez-vous prêts, demande Léo, dans un appel de Sois-Chic...

Michel, en serrant les dents, dans le petit sentier qui monte au poste boche, Michel répond : prêt. Il va arriver. Il sait que dans quelques minutes, la silhouette casquée d'un homme vert apparaîtra devant lui. Et Michel ne sera plus le petit garçon du collège de Castres, mais un espion, un soldat.

— Halt!

Un soldat bondit d'un fourré, la main sur la gâchette du fusil. Michel s'arrête. Il a pâli. « Halt », répète l'Allemand. Et il ajoute quelques mots que Michel ne comprend pas. Michel joue l'innocent. Il fait mine de continuer son chemin, mais le soldat, barrant la route, continue à baragouiner : « Verboten! Verboten! » Oh! ce mot allemand qu'on voit partout, qu'on entend partout et qui signifie l'occupation ennemie. L'Allemand voyant que l'enfant ne comprend pas, fait signe à Michel de le suivre et le conduit à la maison dont Gérard lui avait parlé, la grande maison avec beaucoup de fenêtres. On le fait entrer dans un salon confortable. Cela sent le cuir et le tabac boche. La sentinelle se met au garde à vous. L'officier se lève, le cigare à la bouche. Les deux hommes

UN ÉCLAIREUR AU MAQUIS



s'expliquent en allemand. Puis l'officier, à Michel, en un français excellent, presque sans accent :

— Le passage ici est interdit. Vous n'avez pas vu l'écriteau ?

— Non, monsieur l'officier. C'est la première fois que je prends ce chemin depuis que vous êtes là.

— Et que venez-vous faire ici ?

— Je vais voir ma grand'mère qui habite une ferme un peu plus haut.

— Il y a d'autres chemins.

— Oui, mais celui-ci est le plus court.

— Savez-vous que mes hommes ont l'ordre de tirer

sur quiconque s'est avancé jusqu'ici. Vous avez de la chance d'être jeune. Je vais vous laisser repartir. Mais ne revenez pas.

— Merci, monsieur l'officier.

L'officier fait signe à la sentinelle de le raccompagner, puis se ravisant :

— Y a-t-il beaucoup de terroristes dans la région?

Michel ouvre de grands yeux étonnés :

— Des terroristes, des partisans...

Michel sourit naïvement :

— Pensez-vous! On ne les laisserait pas faire. On viendrait vous appeler. Heureusement que vous êtes là pour faire respecter l'ordre. J'habite près d'ici. Mes parents ont dit : « Puisque les Allemands sont là, nous serons tranquilles. » Et puis heureusement, vous êtes nombreux.

— Oui! Nous sommes une vingtaine, et bien armés. Voyez-vous, avec ces deux mitrailleuses qui gardent les deux côtés du bois, on peut dormir sur ses deux oreilles.

Michel s'approche d'une mitrailleuse et la regarde avec admiration.

— Oui, continue l'officier. C'est une arme colossale. Et les soldats allemands sont les meilleurs du monde. Vous pouvez dire à vos parents qu'ils n'ont rien à craindre tant que nous sommes là. Mais si jamais vous voyez des terroristes par ici, venez m'en avertir. Vous serez récompensé.



Michel se retient pour ne pas courir en dévalant le sentier. Mission terminée! Son cœur bat à rompre, mais c'est de joie. Il a l'impression d'avoir déjà fait quelque chose pour ses parents. Le lieutenant Gérald, près de la route, l'attend, impatient. Dès que Michel revient, le side démarre. C'est seulement de retour au cantonnement, les maquisards tous réunis dans la salle commune, sauf bien entendu l'homme de garde, que Gérald demande des explications. Tout l'écoutent attentivement. Goupil ne quitte pas Michel du regard. Et quand il a terminé, le C. N. s'approche de lui et lui serre la main gauche sans mot dire.

UN ÉCLAIREUR AU MAQUIS

— Maintenant, les gars, dit Gérald, préparez-vous. Ce soir, il y aura bagarre.



Depuis près de deux heures, une activité fébrile règne dans le cantonnement. Les garçons, les uns assis par terre, les autres sur les châlits, démontent et nettoient mitraillettes et fusils, vérifient les goupilles des grenades, les munitions de réserve. Tous attendent la nuit avec impatience. Goupil a regardé son chronomètre :

— Il est 6 heures. Le train de Castres passe à 6 h. 30. Maintenant, Michel, tu as rempli ta mission, il faut que tu partes.

— Je t'en prie, Goupil, laisse-moi rester avec vous ce soir. Je voudrais tant assister à l'attaque, je ne vous gênerai pas.

— Ecoute, mon petit, ici, c'est comme à la troupe. On respecte la discipline. Et l'on exécute les ordres. C'est la seule manière de réussir et de vaincre. Va-t'en. Je te promets de te faire signe par une liaison dès qu'on aura besoin de toi.

Gérald arrive sur ces entrefaites, interrompt son chef :

— Goupil, s'il te plaît, nous avons encore besoin de Michel ce soir. C'est lui qui doit nous guider et endormir l'ennemi pendant que nous cernerons le poste.

CHAPITRE V

A une heure du matin, comme prévu, le camion gazogène se met en route. Michel, emmitoufflé dans un blouson trop grand pour lui, est serré entre deux maquisards.

— Alors, Michel, ça te plaît, la vie du maquis? demande Elmuth.

— Je ne sais pas...

Et en effet, Michel ne sait rien, rien du tout. Il est serré

UN ÉCLAIREUR AU MAQUIS

dans le camion gazo, les joues brûlantes malgré le vent, un fusil sur les genoux...

— Je ne sais pas non plus, reprend Elmuth; moi, c'est drôle, je devais partir en Palestine. J'étais inscrit sur la liste. En attendant le départ, j'avais rejoint les copains, au maquis. Et puis, tu vois, je suis resté...

Le camion roule dans la nuit. Avant l'attaque, les camarades, col relevé, béret sur les yeux, bavardent — ces heures de communion profonde, où les cœurs battent à l'unisson.

— J'étais Allemand... Après j'ai été un juif traqué... Qu'est-ce que j'ai connu de la France? Les camps de Gurs et de Rivesaltes, les salauds de la Légion, les gardiens et les officiers de Vichy... Quand j'étais petit, en Allemagne, j'apprenais dans les livres de classe que la France était le pays de la liberté... La révolution de 89, la fraternité... tous les hommes égaux. Si tu savais comme je l'aimais, cette France que je ne connaissais pas... Et comme je l'ai détestée ensuite...

Et, après un silence :

— Mais je me trompais. Ce n'était pas ça, la France. La France, c'est cette poignée d'hommes que j'ai rencontrée dans la montagne, ces paysans de Lacize et de Vaine, tous ces hommes de cœur qui nous protègent, nous ravitaillent; ces pasteurs protestants et ces prêtres qui cachent les petits enfants juifs, ces jeunes gens qui auraient pu rester tranquilles dans leur campagne et qui pourtant ont préféré se battre — sans espoir de décorations et de galons, pour rien, comme ça, simplement parce qu'ils ont obscurément senti qu'il le fallait. Et, vois-tu, Michel, ces hommes de la montagne, c'est la France!...

Le camion avait quitté la route et s'engageait dans un chemin boueux. Des branches d'arbres vous frôlaient au passage.

— Je veux me battre... Ici, comme en Palestine, c'est le même combat. Après, je partirai. Je sais, là-bas aussi, j'aurai à me battre. C'est dur: nous n'avons pas encore gagné notre terre. Elle coûtera du sang et des larmes... C'est toujours par le sang que s'achètent les libertés.

UN ÉCLAIREUR AU MAQUIS

Un grincement de pneus. Le camion stoppe. Le lieutenant descends, revolver à la main. Les dernières instructions...

— Arme à la main... Silence complet. En colonne par un derrière moi.

Dans le petit sentier où Michel tout à l'heure serrait les dents, le peloton s'avance... Les hommes, chaussés d'espadrilles de corde, marchent sans bruit. Puis un geste de Gérard. Le peloton s'arrête.

— Planquez-vous, les gars.

Et à Michel :

— A toi, maintenant. Tu montes en avant, comme convenu. Pendant ce temps nous cernons le poste. Bon courage, Michel.

Et Gérard lui serre la main.

Michel monte le sentier. Une émotion intense l'étreint... mais il sait que, derrière lui, les camarades sont là, l'attendent. Il marche en éclaireur... En éclaireur! Était-ce pour cela que son chef de troupe lui avait fait passer sa promesse! Pensait-il alors à toutes les aventures qui l'attendaient? Ce soir, Michel joue le grand jeu scout, mais ce jeu-là coûte cher; on peut y laisser sa peau. Et puis, on lui avait appris à la troupe, la loyauté et la franchise... Il va maintenant mentir, ruser. Est-ce scout? En temps de guerre, de telles hésitations sont-elles permises? Brusquement Michel tremble. Est-ce le froid? Il a laissé son blouson à Gérard et le vent nocturne traverse son léger vêtement de paysan. Courage, Michel! Les camarades, en bas, l'attendent et comptent sur toi...

Le bruit glacial d'un fusil qu'on arme... Michel s'écrie :

— Ne tirez pas! Ne tirez pas!...

La sentinelle allemande est déjà sur lui, la main sur la détente... Mais le soldat reconnaît Michel.

— Conduisez-moi tout de suite au commandant.

Étonnée, la sentinelle conduit notre ami aux Gerbiers. On a réveillé l'officier qui a enfilé en hâte son uniforme. Il titube comme s'il avait bu, puis reconnaît Michel et lui tend une main molle.

Maintenant Michel ne tremble plus. Il sait que le suc-

UN ÉCLAIREUR AU MAQUIS

cès de l'opération est en jeu et, simplement, en bon comédien, il récite son rôle :

— Monsieur... Venez vite, mes parents m'ont envoyé vous prévenir... Il y a des terroristes chez nous et ils veulent vous attaquer.

— Ya... ya? fait l'officier en se frottant les yeux.

— Venez, suivez-moi, continue Michel, je vais vous montrer où.

Et, tirant l'officier par la manche, il l'emmène dehors. Dehors... A quelques mètres, tout autour du château, les maquisards sont planqués, en position d'attaque. Certainement Gérard, de ses yeux perçants, suit son manège...

— D'ici, on voit où est leur abri, venez...

Et Michel emmène l'officier le plus loin possible du château. Ils arrivent sur une hauteur, d'où ils dominent la vallée. La sentinelle est avec eux.

— C'est là, dit Michel en désignant du doigt un point imaginaire dans le lointain. Et au même instant trois hommes se précipitent sur l'officier et la sentinelle et les maîtrisent facilement. Coup de sifflet. Les maquisards de toutes parts foncent sur le château, jettent des grenades par les fenêtres, puis font irruption dans la maison et nettoient les pièces à coups de mitraillettes. On capture armes, matériel et ravitaillement, puis, sans bruit, on redescend en file indienne jusqu'au chemin où le camion attend. C'est seulement au retour que Gérard, prenant Michel à part lui serre fortement la main :

— Bon boulot Michel, merci.

Jamais! Jamais Michel n'oubliera ce regard de Gérard, cette poignée de main et ces simples mots. Et Gérard a ajouté :

— Je vois, Michel, que tu es devenu un véritable éclaireur.



Curieux de se retrouver sur les bancs du collège! Michel croit avoir rêvé. Mais il n'a qu'à toucher ses jambes égratignées par les ronces de la forêt pour se convaincre que le rêve n'en n'était pas un. Inutile de vous

UN ÉCLAIREUR AU MAQUIS

dire que notre scout a du mal à suivre avec l'attention nécessaire le cours de sciences naturelles de M. Langeois.

— A quoi rêvez-vous ? demande le professeur, surpris de la distraction d'un de ses meilleurs élèves.

— Au maquis, a envie de répondre Michel.

Mais, bien sagement, avec une petite voix posée de bon élève, il répond :

— A rien, m'sieu, et il essaie de suivre le cours...

A la récréation il a la surprise de trouver Bambou qui l'emmène au parloir.



UN ÉCLAIREUR AU MAQUIS

— Dis donc, Michel, tu en fais de drôles en mon absence.

Michel, tout piteux, baisse la tête.

— Enfin, on m'a dit que tu avais rendu service. C'est le principal. Malheureusement, il y a encore une mauvaise nouvelle. Maxime qui était descendu en ville s'est fait pincer. Ses papiers n'ont pas tenu le coup. On l'a fourré à la prison Saint-Michel, à Toulouse. J'y pars maintenant, voir s'il y a quelque chose à faire. Tu n'as besoin de rien.

— Non, Bambou.

— Et maintenant, promets-moi de ne rien faire sans l'ordre formel de Gérald. Tu seras averti en cas de besoin par Deschamps. Mais promets-moi d'être prudent.

— Je te promets.

— Parce que, entre nous, c'est invraisemblable ! On te met en sécurité dans un collège et tu t'en vas au maquis... Te rends-tu compte ?

Et en lui serrant la main, riant :

— Alors, à quoi est-ce que je sers, moi ?

CHAPITRE VI

Michel était assis à l'ombre d'un ormeau devant une table couverte de cahiers ; il tenait à la main son stylo et essayait vainement de faire ses devoirs de vacances ; son attention était captée sans cesse par des objets nouveaux : c'était un vrombissement qui remplissait le ciel d'été... Ou une détonation lointaine... Non, ce devait être un camion sur la route. Et le silence de la campagne devenait soudain angoissant. Et Michel pensait à ses camarades du maquis qu'il n'avait pas revus depuis un mois. Ses correspondants du collège l'avaient placé à la campagne chez des paysans. Bambou cependant connaissait son adresse, mais jamais elle

n'était venue le voir. Il avait aussi promis de ne rien faire sans l'ordre formel de Gérard. Mais Gérard l'avait peut-être oublié... Ou bien des événements nouveaux étaient survenus, qui sait?... L'inaction lui pesait. Une voix intérieure lui disait à l'oreille : « Michel, fais donc ton devoir, tu n'as pas beaucoup travaillé en classe cette année, et une autre voix plus impérieuse se mêlait à la première : « Michel, pense à Maxime qui a été arrêté, pense à tes chefs, pense à tes parents qui sont quelque part dans un camp; fais-tu quelque chose pour eux? »

Derrière lui, les vaches broutaient paisiblement l'herbe du pré déjà jaunie. On entendait les voix proches des paysans au travail. Michel mâchonnait un brin d'herbe et fixait le ciel infini.

Ce même soir, par la radio anglaise, Michel apprit le débarquement allié dans le Midi. Ce fut, dans la salle de ferme, une explosion de joie. La patronne alla quérir une bouteille du vin vieux des grandes occasions; on resta longtemps autour de la table poisseuse à boire et à épiloguer sur la nouvelle.

— Ce sera bientôt fini, disait le patron.

— Pas trop tôt, ajoutait sa femme, on sera enfin débarrassé de cette vermine.

Michel pensa pour la première fois au mot « liberté », et il se demanda sérieusement s'il avait le même sens pour lui et pour ces paysans. N'avaient-ils pas été libres pendant cinq ans? Ils avaient pu vendre leurs veaux, leurs œufs et leur grain au plus haut cours, et « cette vermine » ne les avait guère dérangés à part la lumière qu'il fallait camoufler la nuit venue. Et les Allemands les avaient-ils traînés dans la boue, avaient-ils arrêté les leurs? Jusqu'à minuit dans son lit Michel tournait et retournait ce problème nouveau. Il dormit mal, mais dès l'aube sa décision était prise, et il quitta la ferme sans bruit après avoir laissé en évidence sur la table un mot de remerciement et d'adieu.

Vingt kilomètres le séparaient du cantonnement. Après cinq heures de route, Michel harrassé aperçut le petit chemin que trois mois auparavant il avait emprunté lors de

UN ÉCLAIREUR AU MAQUIS

sa première mission. Il se souvenait de son émotion et, à l'évoquer, son cœur palpitait de nouveau sur un rythme semblable. Aucun homme de garde ne l'interpelle au passage. Voici la cour de la ferme, où poules et canards picorent comme autrefois. Michel frappe à la porte vermoulue et attend. Mais aucun pas ne se fait entendre. Il essaie alors de l'ouvrir, mais la porte fermée à clé ne bouge pas. Il fait le tour de la ferme. Dans la remise qui sent l'essence, une vieille roue de moto, des plâtras, un livre déchiré. Par une fenêtre brisée, il pénètre dans la mesure. Voici le grenier qui servait de dortoir avec des sacs de sable disposés contre l'ouverture comme lorsqu'ils soutenaient le canon du fusil-mitrailleur. Les fils coupés pendent du plafond. A terre un pantalon déchiré. A mesure qu'il parcourt les pièces désertées, une étrange tristesse s'empare de Michel. Finalement, il frappe à la porte du fermier voisin qui, par prudence sans doute, lui répond : « Vous faites erreur, la maison n'a pas été habitée depuis longtemps. »

Michel, la gorge serrée n'ose pas insister, il retourne dans la remise, remue les plâtras, puis s'assied sur la roue de moto et éclate en sanglots. Il n'avait pas pleuré depuis l'arrestation de ses parents.



Dans le village voisin, Lacize, la population était au courant des activités du maquis, on pourrait certainement le renseigner. Une des premières maisons était justement un café dont le lieutenant Gérard avait cité le nom une fois au cours d'une conversation. Dans la petite salle sombre où bourdonnent les mouches, une servante reçoit Michel.

— Comment, dit-elle le plus tranquillement du monde, tu ne savais pas que le maquis avait déménagé?

— Non, où sont-ils maintenant?

— Il y a huit jours, les Allemands les ont attaqués, on a vu brûler leur grange toute la nuit; maintenant ils doivent camper dans la forêt, on ne sait pas de quel côté.

— Mais comment les joindre?...

UN ÉCLAIREUR AU MAQUIS

— Ça, mon gars, je ne pourrais pas te dire; depuis l'enterrement, je n'ai vu personne.

— Quel enterrement? demande Michel soudain crispé.

— Il y a eu sept morts, dont trois Israélites. Ils sont tous venus au cimetière pour l'enterrement.



Michel quittait le café lorsqu'un lourd camion gazo s'arrêta sur la place. Le chauffeur en descendit et commença à charger la chaudière. Michel reconnut Arsène, un chauffeur de Savre qu'il avait aperçu chez le capitaine.

— Arsène! cria-t-il.

Le chauffeur lâcha la barre de fer avec laquelle il remuait les bûches dans le foyer :

— Tiens, le petit gars, alors comment va?

— Ah! tu tombes à pic, je suis à la recherche des copains.

— Je porte justement du ravitaillement chez eux.

— Alors, tu me prends avec toi?

Le chauffeur hésita :

— C'est que, je n'ai pas d'ordres, et je ne crois pas...

— Si, si (Michel s'étonna d'inventer si vite un mensonge). Si, c'est d'accord avec le capitaine, je suis en mission.

— Ah, pardon, mon vieux, j'ignorais. Monte.

Michel prit place sur la banquette, le camion rechargé démarra.

— Alors, s'enquit Arsène, tu travailles pour l'attaque du train, toi aussi?

— Heu... oui...

— Pourvu que ça gaze. Les Boches sont en train de déguerpir, et on les voit par les route sur des véhicules de toutes sortes depuis les vélos jusqu'aux voitures à chevaux. Mais il y a encore une garnison importante à Mazamet, et ils ont installé des canons tout autour de la gare pour charger tranquillement leurs wagons de tout le butin qu'ils ont volé depuis deux ans...

— Alors, on va attaquer la gare?

— Penses-tu, ce sera bien plus facile d'attaquer le train

UN ÉCLAIREUR AU MAQUIS

lorsqu'il sera parti, mais je croyais que tu étais au courant ?
Le camion s'engageait dans un chemin pierreux, il stoppa bientôt à l'entrée d'un hameau.

— Descends, c'est là.

Le hameau était en armes. Dans un fossé au bord de la route deux maquisards étaient allongés auprès d'une mitrailleuse à la bande engagée. Dans la ruelle unique toutes les maisons fourmillaient de soldats. Michel ne reconnaissait personne. Il croisait de grands gars en pantalons kakis, en chemises à col ouvert, à manches relevées avec un brassard tricolore à croix de Lorraine. Sur le pas d'une maison d'aspect plus cosu, un civil vêtu d'un costume sport, aux cheveux argentés fumait une cigarette et discutait avec d'autres civils bottés de cuir. Ce devaient être des officiers.

— C'est le commandant Huguet, murmura Arsène, et cette maison est le siège du P. C.

Quelques mètres plus loin, en passant devant la porte d'une grange, un chant familial arrêta Michel : « Alleluia, Alleluia » « Chevetaringamyarha ». Il entra : tous les camarades étaient là, et Bambou au milieu d'eux. Ils accueillirent Michel, on voulut le faire manger immédiatement... Il faut le coucher, il a l'air fatigué... Non, il faut appeler Gérald et Goupil... Bambou vint l'embrasser puis le gronder. Il fallut raconter la visite au premier cantonnement, la rencontre d'Arsène, etc...

— Et Deschamps, est-il avec vous ?

— Pas actuellement, répondit rapidement Bambou. Mais viens donc avec moi voir Gérald.

Gérald demeura introuvable. Comme il se faisait tard, Bambou indiqua au garçon un coin de la grange, lui apprit à se faire une couchette avec du foin et lui dénicha une couverture américaine reçue dans un récent parachutage.

— Raconte-moi l'attaque, Bambou, et que s'est-il passé au juste ?

Pour toute réponse, Bambou enroula le garçon dans la couverture, le borda comme s'il s'était agi d'un vrai lit dans une vraie maison :

— Dors, Michel, dors, demain on parlera de tout.
Michel, recru de fatigue, s'endormit aussitôt.

CHAPITRE VII

Michel fut réveillé brusquement. Il faisait à peine jour. Un va-et-vient inhabituel régnait dans la grange. Les mitrailleurs vérifiaient leurs bandes. Chacun s'affairait auprès de son paquetage et de son arme. Les caisses de munitions étaient groupées près de la porte. On entendait dehors le ronflement du gazo qui attendait. Gérard donna une bourrade amicale à Michel :

— Il est terrible, ce gosse; maintenant que tu es là, on ne peut quand même pas te renvoyer... Chassez le naturel, il revient au galop...

Goupil, soucieux, arpentait la ruelle et prenait à peine garde au garçon. Il tirait nerveusement les poils de sa courte moustache. Gérard fit quelques pas avec lui, puis revint vers Michel :

— Ecoute, mon garçon, tout à l'heure, nous attaquons un train allemand qui doit rejoindre Castres. Mais ce train chargé d'un matériel considérable n'arrivera pas à destination; nous allons l'intercepter entre Mazamet et Castres. Il appela Bambou :

— As-tu un vélo pour Michel?

— C'est possible.

— Bon, alors, tu le prends avec toi, d'accord?

Avant de répondre, l'assistante regarda longuement le garçon, puis sourit, mais d'un drôle de sourire, un peu comme lorsqu'on va chez le dentiste et qu'on dit : « Bonjour, docteur! » en pensant : « Il va me faire souffrir tout à l'heure! »

— Demain peut-être nous serons libres, avons-nous le droit de risquer la vie de cet enfant?

Michel la suivait des yeux — de ses yeux brillants d'impatience. Elle conclut :

— Nous avons peut-être le droit.



Tous les garçons de l'escadron étaient grimpés dans les camions. Le départ se fit en ordre et en silence. Dans une voiture légère, Goupil et Gérard prirent la direction du convoi. Tout le hameau se vidait en quelques minutes. Les camions se suivaient et Michel regardait avec fierté et émotion tous ces camions chargés de maquisards armés qui partaient confiants vers le « baroud ».

Bambou et Michel restèrent seuls sur la route leurs vélos à la main.

— Et Deschamps ? hasarda Michel, je ne l'ai pas vu...

— Il n'est plus avec nous, répondit Bambou en détournant les yeux.

— Peut-être dans un autre groupe, risqua à voix plus basse le garçon qui n'osait faire aucune supposition.

— Non, Michel, Deschamps a été tué lors du dernier accrochage. C'était un type très bien, sais-tu ?

Ils enfourchèrent leurs vélos en silence. Ils roulaient côte à côte dans la direction de Mazamet qu'on aperçut brusquement au détour de la route en contrebas, dans un fouillis de tuiles roses et de soleil.

— Il a été très courageux. On l'a retrouvé dans le bois, non loin du cantonnement; les Boches l'avaient achevé. Ses parents n'ont pas encore été prévenus...

Michel pensa que s'il lui arrivait la même chose, on n'aurait pas besoin de prévenir ses parents.



Ils étaient arrivés dans la ville qui semblait extraordinairement calme; pas un passant dans les rues, beaucoup de maisons aux volets clos. Pas un Allemand non plus. Ils se dirigeaient vers la gare. La rue principale était barrée. Les Boches avaient construit un barrage en sacs de terre. Défense de passer : des mitrailleuses étaient braquées. Ils firent demi-tour. Toutes les issues de la gare étaient gardées de la même façon. Ils laissèrent leurs vélos dans un café et

UN ÉCLAIREUR AU MAQUIS



montèrent au deuxième étage. De la fenêtre, à travers les persiennes, on apercevait la gare. Les soldats verts s'affairaient autour d'un train de marchandises et chargeaient sans relâche des caisses de toutes sortes. On entendait haleter la locomotive sous pression. Malheureusement, on n'apercevait que deux wagons.

— Il faut absolument savoir le nombre des wagons, dit Bambou, et aussi l'emplacement des canons, et à quelle heure part le train. Je ne pourrai pas passer. Essaye de t'infiltrer et de ramener les renseignements.

Bambou déploya une carte d'état-major :

UN ÉCLAIREUR AU MAQUIS

— Voici Mazamet, continua-t-elle, et la gare; le train suit la ligne noire que tu vois ici; il y a une route parallèle. Vois-tu ce coude de la voie? Les copains sont en embuscade à cet endroit. Cela fait environ dix kilomètres de la ville. Tu me retrouveras là-bas. Ton vélo restera en bas. D'accord?

— D'accord.

L'assistante lui serra longuement la main.

— A tout à l'heure, Michel.

— A tout à l'heure, Bambou.



Michel fit trois fois le tour de la gare, et découvrit finalement une issue qui n'était pas gardée. Il s'agissait de franchir un espace découvert sans être aperçu et au risque de recevoir une rafale de mitrailleuse. Les mains aux poches, d'un pas qu'il voulait tranquille, notre éclaireur franchit l'espace dangereux et tourna le loquet de la porte. Heureusement, elle n'était pas fermée. Après avoir traversé deux salles vides, Michel se trouva sur le quai au milieu d'une foule d'hommes qui chargeaient des caisses dans les wagons. Parmi les soldats, il y avait des civils; en badaud, Michel circula le long du quai. Il y avait quatre wagons sur lesquels des canons de D.C.A. étaient montés. Ces wagons étaient attachés à d'autres wagons, la plupart vides. D'autres avaient été remplis à la hâte d'objets les plus héroclites : caisses de vivres, munitions, meubles, armes, etc. Dans l'un d'eux, un véritable bureau était aménagé avec table, fauteuil, bar... Un officier attablé compulsait des dossiers. Michel, sans aucune gêne circulait d'un wagon à l'autre. Un feldwebel enfin le remarqua et l'appréhenda :

— Je vais le dire à ton père. Justement, il est à côté...

Et l'Allemand désignait un employé de la S.N.C.F. qui conversait avec un officier : on l'avait simplement pris pour le fils du chef de gare de Mazamet...

Le train était chargé. Michel, avant de partir voulut vérifier encore l'ordre des wagons, et, par curiosité il entra

UN ÉCLAIREUR AU MAQUIS

dans l'un d'eux. Occupé qu'il était à faire l'inventaire en règle des marchandises, il ne remarqua pas qu'un soldat faisait coulisser les lourdes portes. Lorsqu'il voulut descendre, il réalisa qu'il était enfermé. Il y eut de brefs coups de sifflets, un dernier remue-ménage, des voix gutturales sur le quai, et le convoi s'ébranla. Des gouttes de sueur perlaient au front de Michel...



Michel de toutes ses forces s'accrochait à la barre de fer qui bloquait la porte coulissante. En vain... Il était emprisonné. Le train roulait doucement; tout à l'heure, il tomberait sur l'embuscade, le wagon serait arrosé de balles, sans doute prendrait feu, et Michel serait rôti comme un poulet... Et les renseignements qu'il devait apporter... Une demi-heure que le train roulait. Où était-il? Aucune ouverture dans le wagon — que se passait-il là-bas? Il attendait à chaque instant l'explosion fatale... Il arpentait le wagon de long en large comme un lion en cage. Brusquement le train stoppa dans un grincement; pourtant, nulle explosion. Qu'était-il arrivé? Il entendait des hommes passer auprès de lui et des conversations agitées, puis le bruit d'outils transportés et comme des marteaux battant une enclume... La panne dura deux heures environ. Michel, dans un coin du wagon, était assis sur une caisse. Pour la première fois, il eut la curiosité de l'ouvrir. Elle était pleine de boîtes de confitures et de sacs de sucre...

Le train s'ébranla à nouveau. Michel, plus calme examina attentivement tous les détails du wagon. De son pied, il essayait de mesurer l'épaisseur des lattes de bois du plancher. A un endroit, le son parut plus creux. Il insista. Sans aucun doute, la latte était plus mince. De ses doigts, il essaya de la soulever, mais elle était solidement vissée. De ses yeux, il cherchait un outil ressemblant à un ciseau ou à un marteau... Mais, rien que des caisses et des sacs... De dépit, Michel saisit une boîte de confiture et la jeta rageusement sur le plancher. Une latte craqua. Fou d'espoir, il lança les boîtes à la volée... Dieu soit loué! la

latte a cédé : on aperçoit maintenant un morceau de ballast. De ses deux mains, de toutes ses forces, Michel s'agrippe à la latte brisée et s'efforce de pratiquer une ouverture suffisante. Au bout d'un quart d'heure, ses efforts sont récompensés... Mais Michel est à bout de forces. Vite, le train va sauter d'un instant à l'autre. Michel se glisse dans l'ouverture... Il va sauter, advienne que pourra. Le train roule à l'allure d'un homme au pas. Michel se roule en boule et se jette sur le ballast. Le choc est rude. Mais rien de cassé ! Il se couche contre le sol et attend que le convoi soit passé, puis se lève et essaie de gagner le large. Mais les sentinelles boches ont dû l'apercevoir... Des coups de feu éclatent. Michel entend les balles siffler autour de lui. Il court le plus vite qu'il peut. Le voici de l'autre côté du talus, hors d'atteinte. Il s'évanouit...

CHAPITRE VIII

Michel ne sait pas combien de temps il a perdu connaissance. Il se lève... mais aussitôt se recouche. Le train est arrêté et les soldats verts à vingt mètres de lui paraissent réparer la voie. Il a eu chaud ! En rampant, il s'éloigne de ce lieu malsain. Le voilà dans les bois ; maintenant, il s'agit de retrouver son chemin. Il se souvient des indications de Bambou sur la carte d'état-major. Une route parallèle à la voie puis un coude... Les maquisards doivent être là. Son premier dessein est d'atteindre la fameuse route sans se faire voir de l'ennemi. Il contourne le train en se dissimulant dans les bois, puis, lorsqu'il estime la distance suffisante, il bifurque et rejoint la route. Arrivera-t-il à temps ? La voie doit être réparée et le train a dû repartir... Et à quelle distance se trouve-t-il de l'emplacement d'attaque ? La route toute droite paraît interminable. Tiens ! là-bas un tournant, serait-il arrivé ? Rien pourtant. Il des-

UN ÉCLAIREUR AU MAQUIS

cend et se dirige vers la voie. Personne, il marche toujours... Il n'est plus qu'à trente mètres du ballast, lorsqu'un juron :

— Attention, imbécile!...

Il a tout simplement marché sur le pied d'un maquisard allongé près de son fusil-mitrailleur, si bien camouflé derrière des rondins recouverts de feuillage qu'il n'avait absolument rien vu.

Michel s'excuse, puis :

— Conduis-moi vite à Goupil...

— Impossible, pas le droit de quitter mon poste, le train est annoncé.

— Mais de quel côté?

Le tireur hausse les épaules. Cela paraît lui être complètement égal... Michel continue son chemin vers le ballast, le garçon appelle :

— Planque-toi, nigaud! Tu veux nous faire repérer, puisque le train est annoncé!...

Tiens, ça sert à quelque chose la marche indienne... Michel se souvient de ses sorties scoutes. Il traverse la voie, puis tombe sur un groupe de mitrailleurs qu'il connaît. Le tireur, en position d'attente a le doigt sur la gâchette. A son côté, le chef de pièce surveille l'horizon. Derrière, le chargeur est prêt à passer les bandes nécessaires au fur et à mesure des opérations.

Michel est mieux reçu. Le sous-officier responsable du groupe mitrailleur l'accompagne à l'arrière. Dans le bois, il y a un hameau et là des hommes en armes. Michel aperçoit des Américains, une douzaine environ; curieusement habillés, avec des armes dans toutes les poches et des tas de trucs au ceinturon.

Le chef, amusé de la surprise du garçon, explique :

— C'est un commando américain qui a été parachuté l'autre nuit. Ils sont en réserve. Ils ont déjà eu trois morts au cours d'un accrochage avec les Boches. Ce sont des durs! Tu vas rester avec eux. On n'a pas besoin de toi à l'avant.

Michel est déçu.

— Mais j'ai des renseignements urgents à fournir à Goupil. Je sais l'emplacement des canons sur le train.

— Trop tard, nous avons déjà tous les renseignements par Bambou, et le train arrive d'une seconde à l'autre. Maintenant, laisse-moi. Je retourne à ma pièce.



Michel erre dans le hameau comme une âme en peine. Il cherche en vain Goupil et Gérald, et, lassé de regarder les Américains, quitte le village et, en rampant, rejoint une mitrailleuse auprès de laquelle trois de ses camarades sont en position.

— Que fais-tu là? demande Bernard, le chef de pièce. Et il allait poliment le mettre dehors lorsqu'un bruit caractéristique... le train! Il arrive tout doucement.

— Rentre dans le trou, Michel, il est trop tard pour reculer. Tu te ferais arroser.

— Passe-moi une arme.

— Tiens, voilà une mitraillette, sais-tu t'en servir?

— Oui.

Michel a tellement souvent vu ses camarades démonter et remonter ces armes qui ressemblent à des jouets d'enfants... D'un geste, il engage un chargeur et, à quelques mètres de la mitrailleuse, se couche dans l'abri improvisé.

Le train, précédé par le halètement de la machine, apparaît.

— Prêt? demande le chef de pièce.

— Prêt, répond le tireur.

Michel retient son souffle, une colique soudaine lui brûle les entrailles.

Une immense flamme verte a jailli, et aussitôt après une explosion prodigieuse dont la violente déflagration est venue lui battre les tempes. Michel n'a pas le temps de se ressaisir que la mitraille commence...

Toutes les armes automatiques tirent à la fois. A sa gauche, la mitrailleuse crépite sans arrêt et il voit les flammes sortir du canon. Les balles sifflent de tous côtés. Mais voilà que l'ennemi réplique. Et, au sifflement des

balles se mêle le bruit plus sourd des canons allemands à tir rapide. Michel est couché dans son abri, la tête contre le sol. Pour peu, il mordrait la poussière. Des obus éclatent tout près. La terre gicle sur l'abri et sur lui. Le vacarme est assourdissant. Michel entend confusément le chef de pièce :

— Ils nous ont repéré... De courtes rafales... Ne tirez pas dans le vide... Le wagon à droite, il doit y avoir le canon...

Michel pense alors qu'il a une arme et qu'il ne s'en est pas encore servie. Avec mille précautions, il se soulève et aperçoit alors pour la première fois le long train dans une poussière grise... Sans viser, il appuie sur la détente de la mitrailleuse. Le train n'est qu'à trente mètres! Il risque quand même de toucher quelque chose ou quelqu'un.

La mitrailleuse soudain s'arrête... Le tireur est-il blessé? Mais non, simplement enrayée. Le tireur désespéré manipule la poignée de la boîte de culasse, Le chef de pièce jure :

— Ah! les vaches!...

La pétarade paraît s'apaiser. On n'entend plus que deux armes automatiques auxquelles répond un seul canon boche.

Un homme de liaison, en rampant, les rejoint.

— Que se passe-t-il?

— Mitrailleuse enrayée.

— Vous n'êtes pas les seuls... Mais il y a des blessés sur la gauche.

— Qui?

— Sais pas. On les a évacués.

Survient Gérard :

— Repliez-vous. Un F.M. va venir vous remplacer.

Et, apercevant Michel :

— Suis la mitrailleuse, replie-toi avec les autres.

Michel obéit avec un certain soulagement. Derrière, ce sont des buissons, on se fait griffer par les ronces. Qu'importe. Les voilà dans le bois. Ils parviennent au hameau, on entre dans une petite maison. Les détonations se font plus espacées. Dans la salle, un commando américain prend la mitrailleuse, la démonte et extrait l'étui qui bloquait le mécanisme.

La nuit est tombée complètement. Dans la ruelle four-

millent les maquisards. On entend Goupil et Gérard donner des ordres et les expliquer :

— Il y a deux canons esquinés. Il faut les tenir en respect toute la nuit. Demain nous aurons du renfort et on attaquera de nouveau. En attendant, les exciter sans arrêt par des patrouilles légères, montrer que nous sommes là.

Gérald distribue les gardes. Dans le chemin, les commandos américains couchés les uns près des autres dorment, leur carabine entre les jambes. Michel va s'étendre près d'eux. Mais il ne peut dormir malgré la fatigue. Il se met à la recherche de Bambou. Goupil rencontré lui explique qu'elle est retournée en ville. A Castres, la garnison est prête à se rendre; tout va bien si elle renonce à porter secours au train arrêté. Les types du train ont lancé des fusées de secours, mais Castres croit le maquis bien plus nombreux et capitulera si le train est anéanti.

Michel raconte son aventure du wagon fermé.

— Tu as eu de la chance, nous avions coupé la voie en plusieurs endroits pour retarder le train et pour pouvoir nous installer plus solidement à l'emplacement prévu. Ce qui t'explique les haltes du convoi.



UN ÉCLAIREUR AU MAQUIS

Michel ne parvient pas à retrouver ses mitrailleurs. Ils sont, paraît-il, en patrouille. On entend des coups de feu un peu partout. Les Boches ne répondent que faiblement.



Le jour se lève. Michel a finalement retrouvé ses mitrailleurs. Justement, ils repartent en position. Michel les suit. Gérald mène la petite colonne. Il faut s'approcher le plus près possible du train et ne tirer qu'à coup sûr dans le wagon du commandant qu'on a réussi à identifier, car la pièce sera en vue.

En marche indienne, ils s'installent à vingt mètres du train qu'on aperçoit très nettement. Le chef de pièce donne l'ordre de tirer. Michel remplace le chargeur blessé et passe les bandes de mitrailleuse.

Tout à l'heure des coups de feu espacés déchiraient l'air. Maintenant règne le silence absolu. Si les Allemands parlaient à voix haute, pense Michel, on les entendrait... Et si nous faisons le moindre bruit, pense-t-il aussi, nous serions aussitôt repérés. Le tireur a engagé la bande, il a le doigt sur la détente et attend les ordres de son chef, allongé sur l'herbe à ses côtés. Michel, lui aussi, est allongé, un peu à l'écart. D'une main, il tient une bande dont les balles, baguees de toile blanche, semblent sous le soleil matinal un lourd collier oriental. De son autre main, machinalement, il caresse l'herbe. Sa tête touche presque le sol. Un parfum pénétrant se dégage de la prairie encore humide de rosée... Après la nuit de sommeil la vie renaît pour les hommes et pour les plantes... Une courte rafale brusquement pourrait le plaquer au sol pour toujours. Michel n'a jamais tant aimé cette terre odorante à laquelle l'unit le combat, à laquelle la mort pourrait le mêler plus intimement encore... Il voudrait que cette mitrailleuse soit un jouet, un attirail de panoplie comme on en vendait dans les magasins de jouets avant guerre et dont Michel rêvait. Son père avait toujours refusé de lui offrir une « panoplie » sans toutefois donner d'explications. Michel le comprenait bien désormais. Lorsqu'il aurait des enfants

UN ÉCLAIREUR AU MAQUIS

plus tard, il ne leur donnerait pas de soldats de plomb ni d'uniformes d'officiers. On ne joue pas avec le feu. On ne joue pas avec la mort. Il colle ses lèvres aux munitions qui dans un instant iront ricocher sur le wagon, comme pour purifier cet engin de mort; le contact du cuivre le rafraîchit comme la neige qu'il caressait dans la cour de récréation au collège et qui symbolisait pour lui la liberté...

— Hausse, zéro... Feu à volonté.

Avec un bruit infernal qui à lui seul suffit à mettre les nerfs à bout, la mitrailleuse crache. Le tireur, les mains crispées sur la poignée, la tête presque collée à son arme qui semble faire partie de lui-même comme le cavalier fait corps avec sa monture, envoie de courtes rafales. Les étuis viennent gicler de la culasse, fumants, noircis, avec une âcre odeur de poudre qui dilate les narines.

L'ennemi ne semble pas répondre. Le wagon doit être percé comme une écumoire. Mais voilà que soudain des obus de mortiers se mettent à pleuvoir tout autour du train. Un obus éclate à trois mètres à peine du convoi. Puis le tir se règle. Un obus vient éclater de plein fouet sur un wagon. Bon travail! Des maquisards en renfort ont dû arriver et les mortiers vont achever l'œuvre des armes légères.

Mais, quoi... Qu'est-ce que cela signifie? Voilà qu'un drapeau blanc est hissé à la portière du wagon. Un homme enroulé dans un drapeau sort, suivi de soldats les bras levés.

— Cessez le tir, ordonne le chef de pièce.

Michel ne peut en croire ses yeux. Suivant l'officier drapé de blanc, les Allemands sortent peu à peu et se groupent le long du wagon.

Goupil est arrivé accompagné du commandant. Comme Michel, ils n'osent encore croire à la reddition. Pourtant une soixantaine d'hommes est massée devant le train. Les maquisards suivant leurs officiers accourent. Le commandant donne des ordres. On fait avancer les prisonniers, on les groupe dans un pré, et trois mitrailleuses sont mises en position. Puis dix hommes sont désignés pour désarmer l'ennemi. Brusquement la joie éclate. Tous les hommes sont accourus pour assister au couronnement de

UN ÉCLAIREUR AU MAQUIS

leurs efforts : la *Wehrmacht* les bras levés. On se tape sur l'épaule, on se serre la main, on a les larmes aux yeux. Les maquisards ont les figures, les bras noirs de poussière et de sueur. Les prisonniers réunis en file font piètre figure. Michel assiste au spectacle le plus glorieux : on enlève aux Allemands casques, ceinturons, armes, on les fouille, on vide leurs poches. Deux hommes ont voulu prendre les montres que ceux-ci tendaient. Un officier est intervenu. Mais tous les maquisards se partagent les cigarettes. Un soldat âgé d'une cinquantaine d'années pleure... Il parle en allemand. On explique à Michel ce qu'il dit :

— J'ai sept enfants... Ne me tuez pas... Je déteste la guerre... Ayez pitié, ne me tuez pas...

Tous les Allemands font une mine pitoyable. Ils sont tombés aux mains des « terroristes », ces terroristes qu'ils ont pourchassés impitoyablement depuis un an. Quelques jours auparavant, ils ont capturé une voiture légère, ils ont désarmé les hommes et les ont empêché de descendre. Puis tranquillement, ils ont arrosé la voiture d'essence. Après quoi, ils ont mis le feu à ce bûcher improvisé et ne sont partis qu'après avoir constaté le résultat de cet intermède charmant. De semblables crimes, on peut leur en reprocher des dizaines. Les terroristes, pensent-ils, sauront se venger et les massacreront immédiatement... C'est avec une surprise mêlée de soulagement qu'ils se voient conduits vers des camions. On ne les exécute pas immédiatement. Tiens ! Ces terroristes seraient-ils des soldats ? Seraient-ils même des hommes ? Un des maquisards juifs qui est alsacien joue le rôle d'interprète et accompagne Géraud qui les questionne. Devant chacun d'eux, l'Alsacien termine l'interrogatoire par cette simple phrase dite le plus innocemment du monde :

— Ich bin Jüde... (je suis Juif).

Et suivant cet exemple, tous les Juifs victorieux passent devant les Allemands et expliquent :

— Moi... Jüde... Tous « Jüde » ici...

C'est leur unique vengeance.



Après l'enthousiasme de la victoire, le travail reprend. La lutte n'est pas terminée. A quelques kilomètres, une garnison de trois mille hommes tient la place de Castres. Ils ont entendu le combat nocturne et peuvent d'un instant à l'autre intervenir. Tandis que les sous-officiers regroupent les hommes, les officiers se réunissent. Michel suit Gérauld.

— Aux dernières nouvelles, dit le lieutenant, les Allemands de Castres sont en mauvaise posture. Hier les Russes se sont mutinés. Il y a eu des coups de feu dans la ville. Un certain nombre de Russes ont été exécutés. Ce qui est sûr, c'est que les Allemands ont une peur terrible et ne se sentent pas maîtres de la situation.

— Est-on en liaison avec la Résistance de la ville? demande quelqu'un.

— Parfaitement, Antoine est à Castres depuis deux jours. J'ai envoyé Bambou aux nouvelles.

— Il faut y aller au « bluff ». Je propose de faire une entrée spectaculaire dans la ville. Maintenant que nous avons monté deux canons sur les plateformes des camions, on peut tenir en respect la garnison qui ne possède que des armes individuelles et des mitrailleuses.

A ce moment, survient Bambou tout essoufflée :

— Nous avons négocié avec le commandant de la place. Il marche à fond. Nous lui avons laissé supposer être des milliers et nous lui avons transmis un ultimatum. Il a accepté, nous devons faire l'entrée dans la ville demain à neuf heures. Ils n'opposeront aucune résistance à condition que certaines clauses soient respectées...

Michel, abandonnant les officiers rejoint les camarades qui sont occupés à vider le train que les Allemands la veille avaient si soigneusement rempli.

— Pas de pillage! ont ordonné les officiers.

Néanmoins on ne peut éviter certaines privautés naturelles réservées aux vainqueurs. Et les maquisards ont les poches bourrées de cigarettes et de chocolat. Michel a re-

trouvé sa sizaine de mitrailleurs et partage avec eux un repas improvisé. L'un d'eux a trouvé une caisse de vêtements appartenant au commandant allemand et chacun remplace sa chemise sale par une magnifique chemise grisperle de toile fine. Il suffit de faire sauter l'aigle et la croix gammée qu'on conserve à titre de souvenir. Tous arborent de splendides revolvers. Les armes maintenant ne font plus défaut...

Michel a rejoint une autre sizaine occupée à décharger le wagon sur lequel le camion était placé. Il monte sur la plateforme pour aider à enlever les caisses d'obus de 20 mm, qui ont arrosé les remblais pendant la nuit. Sur le wagon, le tireur, un jeune soldat allemand est couché la bouche ouverte. Aucune tache de sang, il semble dormir, mais la main qui pend, raidie, jaunie, confirme la mort violente. C'est le premier cadavre que voit Michel. Les hommes ne semblent pas y prendre garde et déchargent le wagon en plaisantant. Mais Michel ne peut plus rien faire. Il contemple ce mort. Il doit être aussi pâle que lui. Un des maquisards s'est approché du mort :

— Il a une bonne tête de mort plaisante-t-il.

Et, apercevant un chronomètre au poignet de la victime, il le détache et le fourre dans sa poche.

Et avant de reprendre l'ouvrage comme un bûcheron après l'effort, il sort de sa veste une bouteille de vin et boit à même le goulot, à longs traits, goulûment. Les autres l'ont regardé faire avec un mélange d'admiration et de dégoût, puis ils ont continué à décharger le wagon en plaisantant.

Michel s'en va. Devant les hommes qui, joyeux, font l'inventaire de leur butin, il passe indifférent. Il a envie de partir, il voudrait n'avoir jamais vu ce cadavre allemand, n'avoir jamais tenu une arme de sa vie. Puis, il pense à ses parents; il entend à nouveau les rires des hommes de la Gestapo dans ce matin d'été lorsqu'il était caché sous les fagots dans la remise.

Et les rires de ses camarades se superposent aux rires des bourreaux allemands; soldats verts et kakis semblent danser devant ses yeux une ronde tragique où dans un

UN ÉCLAIREUR AU MAQUIS

rire affreux, du vin ruisselle, qui ressemble à du sang... Ses jambes soudain flageollent... Il s'appuie contre un arbre. Sur le tronc, il y a de larges éraflures de balles; l'arbre blessé laisse couler sa sève des plaies béantes comme le sang coulerait d'un cœur humain.



On passe la nuit dans un bois à trois kilomètres de Castres, couchés à même le sol, sans couvertures, auprès des camions. Le matin, Michel se hissa dans l'un d'eux aux côtés de Bambou qui était arrivée pendant la nuit et qui ne cachait pas sa joie débordante. Un peu avant la ville, ils descendirent tous deux au moment où le convoi attendant l'heure « H » s'était arrêté et entrèrent à pied dans la ville. La population entière au courant de la victoire de la nuit, avertie de l'arrivée imminente de ses libérateurs, se pressait dans les rues. On devinait des drapeaux prêts à sortir et des sourires d'espoir prêts à éclater en gerbes d'allégresse. Insouciant de la joie qu'il devinait partout, Michel marchait sans mot dire. Bambou sembla deviner sa détresse et l'entraîna dans une rue écartée. Ils prirent place dans un petit café. Tout le monde était dehors, la salle était vide. Seule une horloge de faïence clouée au mur rythmait imperturbablement le temps.

— Alors, maintenant, c'est fini? interrogea Michel.

— Oui, cela va finir dans quelques instants, Michel. Paris vient de se libérer. Presque toute la France fête aujourd'hui sa libération. Des milliers d'hommes ont été encerclés et se sont rendus aux résistants. L'armée alliée poursuit les boches vers l'est.

— Oui, c'est bien fini?

Les yeux du garçon évitaient de fixer Bambou. Après un silence, Michel dit à voix basse :

— Et mes parents?

L'assistante prit la main de l'enfant et la serra sans mot dire. Cela ne valait-il pas mieux que des mots ridicules qui l'auraient blessé, gêné, et qu'elle aurait proférés sans conviction...

— Demain, je vais te conduire à Plessac. Le centre E.I.F. va ouvrir de nouveau. J'ai vu Tapir hier qui m'a dit que tous les enfants cachés allaient immédiatement être regroupés. Le travail du Mouvement se poursuit. Les chefs ont répondu présent au danger. Ils répondront présent aussi au travail. On recommence avec Plessac, d'autres maisons vont se créer :

— Pourquoi faire ?

— Il y a beaucoup de garçons et filles comme toi, mon petit Michel, crois-tu qu'on va les laisser naviguer comme des épaves ?

Une rumeur soudain emplissait la ville. C'était comme une marée montante, un grondement d'orage... Les gens couraient dans la rue, des cris éclataient : « Les voilà... les voilà. » Une *Marseillaise* fusait. Michel reconnut un chant des partisans... puis, au loin, les accents d'une mélodie hébraïque familière.

Bambou et Michel se mêlent à la foule, courent vers la rue principale. Toutes les maisons étaient pavoisées. Des femmes jetaient des fleurs. Des gens qui ne se connaissaient pas s'embrassaient et pleuraient. Michel pleurait aussi. C'était de joie. Les camions fleuris passaient dans la rue. Les maquisards, chemises ouvertes, bras nus, brandissaient leurs armes et répondaient aux acclamations par des sourires et des poignées de main. Tout le monde voulait leur parler, les embrasser, les toucher... On n'osait croire à la liberté, on ne savait plus ce qu'on disait... Michel reconnut les camions du maquis E.I.F. Les gars chantaient en hébreu. Les gens étonnés les regardaient sans comprendre. Dans un fouillis de drapeaux tricolores et de fleurs, dans les acclamations frénétiques de la foule, les psaumes chantés montaient et traversaient la voûte des hommes et des maisons comme un hymne de reconnaissance.

Michel et Bambou avaient été reconnus. On les hissa sur un camion et ils traversèrent la ville dans un vacarme de joie.

— Vous deux aussi, vous deux surtout, dit Goupil, vous avez bien mérité la Libération.

CHAPITRE IX

Dans l'après-midi, Michel eut une entrevue avec Goupil. Lui aussi lui demanda de partir pour Plessac. Dans quelques jours l'escadron allait rejoindre les troupes régulières dans l'Est. La lutte souterraine était terminée. Mais avant de partir, Michel demanda l'autorisation de passer au village où ses parents avaient été pris. Goupil comprit le désir du garçon et pour lui éviter une perte de temps, il lui prêta son vélomoteur. Michel n'était pas peu fier de partir en pétrolette, son brassard à croix de Lorraine au bras gauche, et un revolver à la ceinture. Pour la première fois, il avait l'impression de jouer la « comédie du maquis ». Depuis le matin, une foule de jeunes gens était apparue et s'était déclarée « résistante ». Pillant les stocks ennemis ils étaient brusquement sortis de terre arborant des revolvers, les jambes gainées de cuir verni... « Nous résistions aussi, déclaraient-ils, on ne nous voyait pas, nous étions clandestins. » Certains les regardaient emplis d'admiration. D'autres, sceptiques, hochaient la tête. Déjà la vraie résistance était ternie et on sentait que l'enthousiasme suscité par la libération ne durerait pas plus qu'un feu de paille. Toute la ville résonnait de bruits militaires et les casernes s'emplissaient à vue d'œil de jeunes conscrits qui venaient de découvrir leur devoir à la vue d'un drapeau tricolore sorti d'un vieux tiroir... A leur hâte se mêlait l'espoir que la lutte était presque terminée et que l'ennemi chassé si rapidement de France ne tarderait pas à capituler. Ainsi pour beaucoup l'engagement était un beau geste, un alibi, un moyen facile de se blanchir la conscience.

Michel atteignit en une demi-heure le village qu'il avait si tragiquement quitté le matin de l'arrestation. Les villa-

geois, sur le pas des portes, le reconnaissant, lui faisaient fête. Mais lui savait où aller. Il se dirigea vers la maison de ses parents; elle était close. Il entra par le jardin (il savait la haie abîmée en un endroit) et fit le tour de la bâtisse. Dehors, les gens fêtaient leur libération. Des chants se devinaient dans le café illuminé. Un harmonica jouait une rengaine. Michel, amèrement, se complaisait dans ce lieu sinistre. Les lèvres serrées, il s'était assis sur le pas de la porte et ruminait son chagrin. Il avait voulu faire cet ultime pèlerinage en mémoire de ses parents, il voulait se rappeler, se graver dans la mémoire à jamais les minutes inoubliables de ce matin d'été. Dans la liesse du village, il se faisait une joie amère de cuver sa peine. Il resta longtemps sur le seuil de la porte, essayant de retrouver les paroles de l'Allemand, la riposte de son père... Une tristesse sans larmes s'était emparée de lui, une de ces tristesses infinies qui ne se mesurent pas, qu'on prolonge à dessein et qui mènent au désespoir stupide...

La nuit était venue. Michel revint à la réalité. Il ne savait pas combien de temps il était resté ainsi. Il secoua sa torpeur et quitta la maison. Avant de partir, il voulait rendre visite à l'épicier. Au moment d'entrer dans la boutique, il regarda à travers la vitrine. Plusieurs personnes réunies dans l'arrière-cuisine bavardaient gaîment; le poste de radio, qu'il n'était plus besoin d'écouter en secret, clamait bien haut les victoires alliées. Il entendait les rires, le choc des verres... Il eut peur d'arriver en trouble-fête, d'arrêter les rires sur les lèvres et de deviner l'expression de ces braves gens : « Tiens, penseraient-ils, c'est le fils des Lévy qui ont été déportés... Pauvre petit. » Alors, il renonça à sa visite, enfourcha sa pétrolette et regagna Castres où Bambou, déjà inquiète, se préparait à partir à sa recherche.



Le lendemain matin, Bambou et Michel partirent pour Plessac dans une voiture réquisitionnée. Le chauffeur les déposa devant la porte d'un grand bâtiment blanc au bord du Tarn qui ressemblait plus à un hôtel pour touristes à

la bourse bien garnie qu'à un établissement scolaire. Ils traversèrent un grand hall vitré où les pas sonnaient sur le carrelage de mosaïque et se trouvèrent dans un autre hall aussi imposant que le premier avec son grand escalier et les larges baies vitrées donnant sur le fleuve.

Le directeur, Tapir, qui avait entendu parler de Michel les reçut aussitôt.

— Tiens, voilà le maquisard...

Il lui donna une bourrade amicale. Michel se sentit aussitôt en confiance. Il avait peur d'un accueil dans un bureau froid, et des questions d'un directeur barbu... Un chef E.I. lui tapait dans le dos et bavardait avec lui comme un copain... Tapir leur fit les honneurs du Centre. Dans la maison, des enfants jouaient et couraient dans tous les sens. A l'approche de Tapir, certains venaient lui dire bonjour; d'autres pour s'amuser engageaient des batailles avec leur chef. Les petits lui grimpaient sur le dos. Michel, un peu ébahi, assistait à ce spectacle et se demandait si Bambou ne s'était pas moquée de lui lorsqu'elle lui avait dit que Tapir était le directeur de ce Centre imposant...

Au deuxième étage, Tapir lui montra une chambre. C'était une pièce claire; un cabinet de toilette y attenait. Une porte communiquait avec une autre chambre de la même dimension. Il y avait trois lits dans l'une et quatre dans l'autre.

— Voici le dortoir de la patrouille des gazelles, c'est là que tu habiteras. Les patrouilles sont à peine formées, mais le F.F.C.P. Gaston est un chic type, je suis certain que tu t'entendras avec lui. Nous allons te laisser, Michel, tu peux commencer à ranger tes affaires.

Bambou prit congé de son ami, elle devait rentrer à Castres le plus tôt possible. Mais comme elle allait reprendre son travail d'assistante, elle reviendrait très souvent à Plessac, lui assura-t-elle. Resté seul, Michel demeura un instant songeur. N'était-ce pas une nouvelle vie qui commençait pour lui? Comment allait-il la supporter après les aventures qu'il venait de vivre? Comment s'entendrait-il avec les garçons et avec ses nouveaux chefs?

Il s'accouda à la fenêtre. On avait une vue étendue sur le Tarn qui roulait des eaux rouges et impétueuses. Un pont de briques rouges à cent mètres franchissait le fleuve. Sur la rive opposée des bois se devinaient, touffus. Il songea aux bois du maquis où les hommes se terraient et préparaient leurs embuscades. C'était dans un bois semblable qu'on avait découvert Deschamps achevé par les Boches. Les bois, maintenant, avaient repris leur aspect pacifique. De nouveau, il allait connaître les grands jeux scouts, les manœuvres nocturnes. Il lui faudrait éviter les périls imaginaires, simuler des batailles d'Indiens et saisir pour tout butin le foulard d'un de ses camarades... Michel sourit, oui, il le sentait déjà, il reprendrait plaisir à cette vie moins aventureuse. Parmi ses nouveaux camarades animés du même idéal, il se forgerait son destin par le travail. Une main posée sur son épaule le tira de ses rêveries.

— Salut... Je me présente : Gaston. Il paraît que nous allons habiter la même chambre...

Le C.P. était un garçon d'une quinzaine d'années, plus grand que Michel, aux yeux ouverts, à l'aspect sympathique. Il lui serra la main. Ils bavardèrent de choses et d'autres, puis :

— Il paraît que tu as fait de la Résistance?

Michel, gêné, les yeux baissés, répliqua rapidement :

— Oh! pas grand'chose, tu sais, quelques liaisons...

— Moi, j'étais au lycée à Agen. Je n'ai rien pu faire, ça s'est mal trouvé.

Michel était content que Gaston n'ait pas attaché trop d'importance à ses « exploits ». La situation était plus simple, plus claire.

— Tu as connu Léo? demanda Gaston.

— Non... J'ai lu des articles de lui dans *Sois chic*; il a été déporté, n'est-ce pas?

— Oui, en prenant la direction d'un convoi pour Eretz. C'est un type formidable. Moi, je l'ai connu. Il m'a invité chez lui l'année dernière. J'ai fêté « Pessah » chez lui. Je m'en souviens, je voudrais que tout le monde l'ait connu. Il savait si bien emballer les gens, créer une atmosphère. Il m'a appris des chants. Je sais les jouer sur ma

flûte. Et on a traduit des psaumes ensemble; sais-tu l'hébreu?

— Je sais l'alphabet... je n'ai eu personne pour travailler, alors je suis en retard.

— Tu n'as pas fait ta Bar Mitzva (1) encore. Tu la feras sans doute cette année; je t'aiderai si tu veux.

Michel, à mesure qu'il écoutait son camarade sentait une douce certitude l'envahir. Oui, il avait vécu au maquis des heures inoubliables. Mais il avait tellement de choses à apprendre.

— J'avais un camarade, il s'appelait Deschamps, je ne sais pas son vrai nom. Je l'ai connu au collège, c'est lui qui m'a conduit au maquis, il a été tué.

— C'était un chef comme Léo?

— Non, il était tout jeune, mais c'était un type bien aussi.

— Nous avons connu chacun des grands types, c'est beaucoup, tu sais, Michel. Il suffit, je crois, de marcher dans le même sens qu'eux pour trouver la bonne route. Il suffit de les sentir à nos côtés, même si l'un est mort et l'autre déporté, et quand on réussit, on pense à ce qu'ils diraient s'ils nous voyaient. Dans la patrouille, les garçons sont tous des novices. Veux-tu faire fonction de S.P., Michel?

— Oui.

— Alors on fera marcher notre patrouille, ce sera la meilleure. Ce sera la plus belle équipe. Avec des guides comme Léo et Deschamps n'est-ce pas qu'on doit réussir?...

La sonnerie du repas retentit. Les deux garçons descendirent l'escalier.

— Et tes parents, hasarda Gaston.

— Déportés.

— Les miens aussi.

Ils arrivaient dans le hall qu'emplissait un brouhaha joyeux. Garçons et filles se pressaient et envahissaient la grande salle à manger. Une patrouille de service passait la soupe fumante. Avant de commencer le repas, Tapir

(1) Cérémonie qui consacre l'initiation religieuse.



entonna la prière que tous reprirent en chœur. A chaque table, il y avait une patrouille ou un clan. La patrouille des Gazelles, aux côtés de Gaston et Michel faisait de grands projets d'avenir. On prévoyait un camp de fin de semaine aux environs de Plessac. Malheureusement il n'y avait pas de tente.

— On en trouvera bien une, déclara Gaston.

— Si vous voulez, proposa Michel, je vous montrerai comment on construit un abri dans les bois et comment on peut dormir sur la mousse sans se réveiller les reins humides.

— Tu as fait beaucoup de scoutisme? questionna un éclaireur.

— Un peu, répondit Michel... Enfin, je me débrouille... quoi...

FIN

POSTFACE

Vous venez de lire l'histoire d'un éclaireur au maquis. C'est un roman. Dans un roman on mêle, en général, des choses vraies et des choses fausses. Si on ne racontait que des événements qui se sont passés effectivement, ce ne serait plus un roman, mais un « document », un « témoignage ». « L'Eclaireur au maquis » veut être un roman d'aventures et uniquement un roman d'aventures. Surtout pas l'histoire de la Résistance. Parce que, justement, il y a eu des résistants, et des résistants juifs dans le Tarn dont certains sont tombés à leur poste de combat. Leur histoire, il faudra un jour la raconter, documents à l'appui, en respectant scrupuleusement la vérité. Vous y retrouverez alors, sous leurs noms véritables, les villes et les villages qui ont servi de cadre à ce roman, et l'histoire sera souvent plus tragique.

Pour vous présenter brièvement l'histoire du maquis des Eclaireurs israélites de France, nous ne pensons pas mieux faire que de reproduire l'article de M. Hubert Beuve-Méry, intitulé « La guerre des Juifs » qui a paru le 8 octobre 1944 dans l'hebdomadaire *Temps Présent*.

LA GUERRE DES JUIFS

Nous a-t-on assez répété durant quatre ans que cette guerre était la guerre des Juifs. Exagération manifeste, car cette guerre était bien un peu celle des Polonais, des Français, des Anglais, des Russes, des Américains, et même — Dieu me pardonne — celle des Allemands. Mais elle était, elle aussi, celle des Juifs comme en témoignent quelques faits rapportés ici.

Le hasard a voulu que j'aie eu récemment des camarades de combat israélites. Non pas deux, trois Juifs perdus dans la masse des maquisards, mais une compagnie à deux sections, presque exclusivement juive, avec ses chefs de groupe juifs, ses chefs de section juifs, son capitaine juif. Les Eclaireurs israélites étaient à l'origine de cette formation probablement unique en France. La tolérance soupçonneuse dont ils avaient bénéficié pendant les premiers mois du régime de Vichy n'avait pas duré longtemps. Mis au ban de la nation et bientôt persécutés, ils avaient ensemble essayé de tenir tête au malheur : camouflage de garçons, ravitaillement d'internés, soutien matériel et moral de familles écartelées ou décimées, accueil d'évadés, départs clandestins vers les formations militaires de Palestine, etc. Ils poursuivaient dans l'ombre une tâche épuisante et terriblement dangereuse.

Mais il fallait vivre, et de préférence au coude à coude avec le réconfort et le frêle protection d'un abri commun. Le groupe s'installa sur un domaine et se lança dans l'exploitation agricole. On vit alors ce qui paraissait impossible et même inconcevable à tant d'esprits forts : des Juifs qui ne cherchaient pas à spéculer sur la sueur des Goi et qui travaillaient la terre de leurs mains.

UN ÉCLAIREUR AU MAQUIS

Survint le débarquement. L'équipe rurale se militarisa et passa tout entière au maquis, bientôt grossie de divers éléments dont quelques-uns seulement n'étaient pas Juifs. La compagnie ainsi formée comprenait une centaine d'hommes.

Ce sont ces hommes dont j'ai eu l'occasion de suivre ou de partager la vie pendant plus de six semaines. Les débuts de la campagne furent assez ingrats. Les Allemands pour faire face, semble-t-il, à un débarquement possible aussi bien sur les côtes du golfe de Gascogne que sur celles du golfe de Lion, avaient massé un corps d'armée aux environs. Ce voisinage était pour le moins incommode. Il rendait précaires les organisations montées à grand-peine et particulièrement dangereuses les opérations de parachutage, sans le succès desquelles toute lutte eût été impossible.

Fort heureusement, les Allemands ne semblaient pas très enclins à disperser leurs troupes et leur matériel et à la recherche des maquisards. Les effectifs de ceux-ci restaient relativement faibles, leur dispersion les rendait moins vulnérables, enfin la menace d'un nouveau débarquement se faisait chaque jour plus précise. Ils n'entreprirent donc jamais dans cette région d'expédition comparable à celle du plateau des Glières en Haute-Savoie ou du plateau du Vercors en Isère.

Il reste que ce sont les Juifs qui assurèrent quatre nuits de suite avec toutes les fatigues et tous les risques que comportait ce genre d'opérations, la réception d'« amis » et de matériel parachutés. La cinquième nuit, les Allemands voulurent leur part pour la fête. Les « amis » qui venaient d'atterrir purent être conduits en lieu sûr. Une partie de leurs bagages et du matériel qui les accompagnait resta aux mains des assaillants. De là les Allemands se ruèrent sur l'un des cantonnements de la compagnie juive. Le combat fut violent mais court. La plupart des hommes étaient au parachutage. On retrouva le cadavre

UN ÉCLAIREUR AU MAQUIS

du lieutenant adjoint du commandant de compagnie crispé dans la position du tireur couché. Les blessés avaient été achevés sur place et le camp livré aux flammes.

Quelques jours plus tard, la percée américaine en Bretagne vint modifier la répartition des forces. La supériorité allemande restait écrasante, mais les gros blindés étaient remontés vers le nord. Pour téméraires qu'elles fussent, certaines opérations offensives devenaient possibles. La plus émouvante et la plus fructueuse fut l'attaque d'un train allemand puissamment armé, doté entre autres de cinq canons de 20 mm à tir rapide. C'est un sous-lieutenant juif, frais émoulu de Polytechnique, qui fit partir la charge, au risque d'être enseveli ou emporté par l'explosion toute proche. C'est une mitrailleuse dont tous les servants étaient Juifs qui se trouva engagée dans un duel terriblement inégal avec les canons allemands. Après le décrochage, quand les armes se furent enrayées, ce furent des patrouilles juives qui allèrent d'heure en heure rappeler aux Allemands qu'on ne les oubliait pas. Au matin, quand une autre unité, non juive celle-là, et qui avait aussi très brillamment participé au combat, put mettre en ligne de petits mortiers, les Allemands perdirent courage. Et de leurs abris improvisés les assaillants purent voir le commandant allemand descendre sur la voie symboliquement et pittoresquement enveloppé dans un drap.

Et, pendant qu'un aspirant juif se faisait expliquer le maniement des canons et s'assurait de leur remise en état de marche, un élève-rabbin faisait le compte des prisonniers fort inquiets d'être ainsi tombés aux mains des F.F.I. « Ich bin Jude... Je suis Juif », répétait-il en passant devant eux. Ce fut la seule et fière vengeance de ces êtres devenus soudain maîtres de leurs bourreaux.

Aujourd'hui, toujours escortés des fameux canons et munis des seules armes prises à l'ennemi, ces

UN ÉCLAIREUR AU MAQUIS

Juifs sont quelque part sur le front de l'Est. Ils auraient pu considérer qu'ils en avaient assez fait et que la guerre était finie pour eux. Avec quelques centaines de leurs camarades, ils ont préféré répondre à l'appel de leur chef de zone : le commandant Duncyzer de Segonzac, et mener à son terme un combat devenu acharné.

Ces Juifs n'ont fait d'un même cœur et d'une même âme que ce que firent et font encore des dizaines de milliers de Français. Mais il m'a semblé que je devais ce témoignage à des camarades obscurément tombés ou qui restent engagés sur la ligne de feu. Non pour que leur sacrifice profite aux trafiquants et aux indésirables, mais simplement pour aider la France à reconnaître les siens.

Hubert Beuve-MÉRY.

(*Temps présent*, 8 octobre 1944.)

CE ROMAN A PARU
EN FEUILLETON DANS
LES NUMÉROS 11, 12, 13,
14, 15, 16-17 DE L'E.I.F.
SOUS LA SIGNATURE
D'OLIVIER NOLLET

Érs. Busson, impr., Paris (31-1134)

JUILLET 1946

Dépôt légal : 1946-3^e; N° édition : 8 - N° imprimeur : 369